

Claire Blanchard

La Danse de la tarentule

roman



Claire Blanchard

La Danse de la tarentule

© Claire Blanchard, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-2549-2

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Le Croisic.

— Maman, où c'est qu'on va ?

— Chéri, on ne dit pas « Où c'est qu'on va ? », mais : « Où va-t-on ? »...

— Maman, où qu'on va ?

— Tu verras bien, mon cœur.

— Maman, j'ai mal aux pieds...

C'est mon second, le plus jeune, qui vient de parler d'une petite voix. Lucas et Grégoire, mes deux amours, ma vie, que j'emmène avec moi chez leur grand-mère, au Croisic. Trois et six ans. Je n'ai pas pu faire autrement. La plage, l'été, je voyais cela comme ça. L'iode, la mer, les crustacés, au mois d'août... Les baignades, les étoiles de mer et les crêpes sur le port... J'ai pensé à leur bien. Et puis maintenant que le moment est venu, je me demande si je n'ai pas été un peu égoïste et si je n'aurais pas dû y aller toute seule. Je n'ai qu'une envie : faire demi-tour. Alors c'est comme s'ils me protégeaient, comme si la vision de leur bouille d'ange pouvait effacer le moment qui va suivre.

La peur au ventre, en nage, je parcours les rues du Croisic sous la canicule, depuis la plage de Saint-Goustan, avec mes deux fils. On a fait des châteaux de sable tout l'après-midi. On s'est baignés, j'ai fait semblant de lire. Une journée de plage presque comme les autres.

— Après, on ira boire un diabolo menthe sur le port, d'accord les garçons ?

— Non, tout de suite, Maman...

— Non, pas tout de suite.

— Si.

— Non.

— Si.

— Et non, maintenant ça suffit, j'ai des choses à faire et c'est comme ça.

La bouche s'ouvre en grand, la glotte tremble, un instant de silence religieux avant que le hurlement ne jaillisse de la gorge. Ah non ! Je n'ai pas besoin de ça en ce moment ! Mais pourquoi je ne les ai pas laissés à leur père, à Paris ? Pourquoi ? Pourquoi ai-je refusé qu'il m'accompagne ? ... Pas la peine que tu viennes, vraiment, je t'assure. Je t'appellerai. Ne t'inquiète pas... De toute façon, je garderai mon portable avec moi, tu pourras me joindre quand tu veux ... Voilà ce que je lui avais dit, à Sylvain, le père de mes enfants. Moi c'est Émilie Renard. Parisienne, quarante ans, deux enfants, en couple. Mes tympanes sont en lambeaux. Je prends le petit dernier dans mes bras. Il n'en peut plus, j'ai présumé de ses forces.

Ça fait vingt ans. Vingt ans que je n'ai pas remis les pieds ici, au Croisic. Vingt ans que je ne l'ai pas revue, elle. Leur grand-mère. Je l'ai chassée de ma vie. Ma génitrice. Jusqu'à ce rêve. Jusqu'à ce que je rêve à nouveau de sa mort, une nuit.

Sa mort a toujours été un thème récurrent dans mes songes... Des rêves violents, dérangeants, où je l'assassinais froidement. Des rêves qui me poursuivaient toute la journée. Je me sentais tellement coupable... Mais là, c'était différent. Dans mon rêve, je marchais dans une lande noire au milieu de ruines. Angoisse. Et puis j'aperçois son corps allongé sur une large pierre. Je sais que c'est elle. Sans vie. Une forme vaporeuse s'élève dans la nuit. Elle me menace ; je fuis...

Le lendemain de ce cauchemar, alors que je rentrais de l'atelier où je travaille – je suis artiste-peintre –, j'ai reçu un appel téléphonique de mon père : « Émilie, ta mère... Elle est décédée... Au Croisic... ». Le choc. Sur le moment, je n'ai pas réalisé.

Vingt ans que j'ai coupé les ponts, après le drame. C'était une question de

survie, alors...

Le temps d'un week-end prolongé. Hôtel du Port. Face à Pen Bron. Trois ou quatre jours de plage pour mes petits. J'ai pris les billets de train, j'ai réservé l'hôtel. Il fallait que je la revoie une dernière fois.

Dans la devanture d'un magasin de souvenirs, j'ajuste mes lunettes mouches, je remonte mon T-shirt rose, des fois que mon décolleté serait trop choquant. Je baisse mon short coupé dans un vieux jean. Mes oreilles bourdonnent. Un chewing-gum, vite ! Sans que les deux petits le voient. Je ne veux pas qu'ils en mâchent. Promis, on boira une menthe à l'eau après, désolée de vous imposer ça, les chéris. Et pour moi, ce sera un double scotch à six heures du soir. Je rassemble mes cheveux en queue de cheval. Je lisse mon front trempé... Courage !

Enfin nous voilà devant la porte. Ker Kroaz. La maison de famille. Un manoir en granit au perron usé par les ans, entouré d'un parc où poussent chênes verts et cupressus. Une niche au-dessus de la porte d'entrée, occupée par une statue de la Vierge Marie. On aperçoit le toit de la chapelle par-dessus le mur du parc. Les antiques fenêtres en bois ont été remplacées par du double vitrage, je vois ça.

J'ai une boule dans la gorge. L'impression de me changer en un gros crapaud qui enfle... Mon doigt reste collé à la sonnette sans parvenir à appuyer dessus. Je me ravise, je préfère passer par la porte de derrière. Personne ne me verra. L'arrière-cour est ouverte. Je m'en doutais. Terre battue, herbes folles, chardons, sable. Rien n'a changé. Le puits est toujours condamné par une dalle en béton. Comme avant. Seule la cage aux poules, contre le mur du fond, est vide. Il reste encore un peu de paille au fond des nichoirs.

J'articule :

— Est-ce qu'il y a quelqu'un ?

Ma voix émet un sifflement. Je n'arrive pas à parler plus fort.

— Y'a quelqu'un ?

Toujours rien.

Alors je rentre dans la maison, laissant mon fils aîné dehors.

— Lucas, tu veux être grand, mon cœur ? Tu vas jouer au ballon ici, mais tu ne sors pas, d'accord ? Si tu es sage, tu auras une glace, en plus de ta menthe à l'eau.

— D'accord. Avec plein de noix de macadamia et de la chantilly ?

— Oui, avec tout ce que tu veux dessus.

— Et des vermicelles et de la pistache ?

— Oui, mais reste là, tu as compris ?

J'ai horreur du chantage, mais c'est un cas de force majeure. Je ne suis plus très sûre de contrôler la situation. Mon esprit part dans tous les sens et mon cœur va éclater dans ma poitrine.

Je dépose le sac de plage. Caresse nerveusement la tête blonde de Lucas. Je remonte mes lunettes de soleil sur la tête. Grégoire s'est endormi sur mon épaule. Il vaut mieux. Il a trop chaud, le pauvre. Je pousse la porte de service. Personne. Une odeur familière de vieux poireau m'emplit le nez. Ça sentait déjà le vieux poireau quand j'étais enfant. Vingt ans plus tard, ça le sent toujours !

J'imagine qu'ils l'ont installée en haut, dans l'une des chambres. Je monte les marches. Une par une. Au mur, les mêmes photos. Je les contemple, toutes. Années cinquante, Oncle Jean, Tante Micheline, et mother. Les trois enfants alignés en rang d'oignons sur la plage, à côté de ma grand-mère. Habillés avec le même pull marin rayé. L'air sévère de l'aïeule, ses rejetons posant solennellement. Et puis la photo de l'arrière-grand-père en costume d'amiral. Sa casquette vissée sur la tête. Et celle du dernier Noël en famille, où tout le monde s'était réuni à Ker Kroaz, y compris mes parents. Un an, presque, avant le décès de ma grand-mère. Accrochés au mur, des insectes, des papillons, des araignées, dans des cadres. Leur nom en latin écrit à la

plume, sur de petits cartons.

Rien n'a changé. C'est incroyable comme le temps n'a pas eu de prise sur les objets, les murs, restés tels quels. Le papier peint déjà jauni, à l'époque où j'habitais Ker Kroaz, les toiles du port du Croisic au vernis craquelé.

Au fur et à mesure que je monte, je me sens défaillir. Un gouffre s'ouvre sous mes pieds... l'angoisse va crever ma gorge. Même ma salive n'a pas un goût habituel.

— Maman, regarde !

Lucas, toujours dans le jardin, m'a aperçue par une fenêtre ouverte de l'escalier à laquelle je m'adosse deux minutes pour respirer un peu d'air. Je lui fais signe de la main... J'ai mal au ventre. Je vais m'évanouir. Allez, plus que quelques marches !

L'odeur est là. Tenace. Plus forte au fur et à mesure que j'avance. L'odeur des obsèques mêlée à celle, plus sucrée, de fleurs coupées. Il fait 35 degrés à l'extérieur. La canicule. À l'intérieur, c'est une fournaise.

Première chambre. Celle aux rideaux bleus. Rien. Un lit impeccablement tiré, un crucifix au-dessus, avec une branche de buis sacré. Le papier peint à fleurs est assorti aux rideaux.

Mais alors, où est-elle ? Est-ce que je serais arrivée trop tard ?

Deuxième chambre. La jaune moutarde, celle que mes parents occupaient quand ils revenaient en France, quand j'étais enfant. Mes parents travaillaient à l'étranger et nous avaient confiés à ma grand-mère, mon frère et moi, le temps que le contrat de mon père s'achève. Moi, je dormais en bas, dans la chambre à côté de la cuisine. Sur le mur, à côté du bureau, un de mes collages d'enfant, un cheval marron dessiné au feutre où j'avais collé des bouts de ficelle grise en guise de crins, témoigne encore de ce temps. Rien non plus dans celle-ci. Un soupçon tout à coup : on n'aurait pas osé ! Je monte un étage de plus, sous les toits, au cas où...

Eh bien si ! Dans la bibliothèque ! Comme pour ma grand-mère...

Sur une table, repose le cercueil tapissé de satin blanc. Au pied, des gerbes de fleurs : lys et roses blanches, hampes de glaïeuls et d'agapanthe. Je me croirais trente ans en arrière. Je mâche plus fort mon chewing-gum. Avale ma salive amère.

Il fait une chaleur à crever dans cette pièce sous les toits. Mon fils me pèse sur les épaules. Il dort toujours. Tant mieux. Cette bibliothèque est un musée des horreurs. Entre les rayonnages, il y a les mêmes bocaux de formol qu'avant, des bocaux avec des têtes de chiens hydrocéphales, des serpents à trois têtes, des fœtus de moutons siamois, des monstruosités de la nature que ma grand-mère gardait comme des reliques. Les étagères sont couvertes de livres, comme autrefois. Je parierais qu'ils n'ont pas changé de place. Gagné ! *Les trois mousquetaires* toujours sur celle de gauche en partant du bas. *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, pareil, il n'a pas bougé... Aucun livre compromettant, c'est certain... La vieille folle les censurait. Est-ce que le livre est toujours à la même place ? Le livre... celui que je lisais en cachette et que je n'avais pas pu rendre au libraire ? Dernière étagère, derrière les Budé. *Nana*... oui, il y est... J'avais neuf ans. J'avais neuf ans et je l'avais piqué dans les rayonnages du tabac-presse où j'achetais le journal de mon aïeule. Volé. Je m'ennuyais tellement à force de me voir tout interdire que je volais les livres. Mais je les remettais en place une fois lus. Et puis j'y allais avec précaution. Je ne les écornais pas, je ne salivais pas sur mes doigts pour tourner les pages, j'en prenais le plus grand soin. Le plus dur, c'était de les remettre en place sans se faire voir. Je ne me suis jamais laissée prendre. Et quand ma grand-mère est morte, dans la précipitation des obsèques, je n'ai pas eu l'occasion de rendre celui-là.

Un vieux livre de poche de la fin des années soixante-dix. Une prostituée sur la couverture, en tenue légère, Toulouse Lautrec. Le nom d'Émile Zola écrit en caractères sanglants. J'en ai les larmes aux yeux. Je l'emporte avec moi. Il m'appartient à présent. Il y a prescription.

Ma grand-mère ne m'a jamais attrapée, pour les livres. Ma mère, celle qui est dans la caisse en sapin, m'avait abandonnée à ma grand-mère. Elle l'avait chargée de mon éducation pendant que Madame enseignait à des petits expatriés dans un lycée français en Inde, avec mon père, qui lui,

supervisait des chantiers de construction.

Je la vois dans ce caisson... Pas changée, on peut dire que la mort lui va bien. Teint de cire... Sillons naso-géniens prononcés. Rides du lion entre les sourcils. Visage bouffi. Mains croisées sur la poitrine, jointes par le petit doigt avec un fil de fer. Rictus qu'elle arborait même en vie. Non, on ne peut pas dire que les ans l'ont arrangée. Les thanatopracteurs lui ont peint les joues, l'ont maquillée comme pour aller danser.

Je me demande comment elle a fait. Comment elle a fait pour revenir ici ; pour se trouver dans cette bibliothèque parmi ces livres, elle qui avait juré de ne plus jamais remettre les pieds au Croisic, elle qui s'était brouillée avec toute la famille. Je ne sais pas. Elle a dû les emberlificoter, les charmer, les appâter... En vingt ans, qui sait... Peu importe. Elle est là, et c'est tout ce qui compte.

Quand j'ai appris son décès, j'ai ressenti un soulagement, en même temps que de l'angoisse. Pourtant, je croyais que je n'avais plus aucun sentiment pour elle. Je pensais que tout ce qui pouvait la concerner m'indifférerait complètement. Or non. Ça a été une libération...

C'est étrange comme je me sens calme, comme je me sens sereine, forte, tout à coup. Je n'ai pas été conviée aux obsèques. Je ne sais pas pourquoi j'ai eu envie de la voir. Ils m'ont oubliée. Je me suis invitée. La revoir une dernière fois. Ma mère. Elle n'en a que le nom.

Par la fenêtre aux carreaux sales, filtre un rayon de soleil. Il se prend dans la toile d'une araignée, enveloppe le corps de l'aranéide, fait scintiller les fils qui emprisonnent un moucheron. La bestiole, d'une belle taille, s'approche de sa proie. Au loin, ce ne sont que deux petites taches foncées sur la dentelle de la toile qui convergent dangereusement, mais j'imagine les ailes du moucheron vibrer avant que l'autre n'injecte son venin. Personne ne voit rien. Ce n'est que mon imagination. C'est comme pour moi. Personne ne voyait rien de l'extérieur. Charme et forte personnalité, voilà ce qu'on disait de ma mère. Mais au sein du foyer, elle distillait son venin comme l'araignée le fait à sa proie en ce moment précis.